

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

SECONDE PARTIE.

VIII

Pendant tout le temps que dura le repas, la conversation fut très vive et très enjouée, mais, lorsque le postre eut été enlevé et remplacé par le café, don Luis, après avoir allumé un cigare,

tantes, ou pour mieux dire, les plus pressantes, c'est-à-dire, celles qui regardent le général B..., notre hôte et notre ami.

— En effet, dit don Estevan.

— Pardonnez-moi, général, de ne pas respecter pendant quelques instants votre incognito.

— Cet incognito n'est pas pour vous, cher don Luis.



... don Luis, après avoir allumé un cigare, réclama quelques minutes d'attention ...

réclama quelques minutes d'attention, ce que ses amis lui accordèrent aussitôt.

Chacun savait que la situation était grave, et qu'il fallait au plus vite, prendre des mesures sérieuses et efficaces.

— Messieurs, dit don Luis, toujours en français, d'ailleurs Sidi Muley s'était retiré après avoir servi le café, et les cinq amis étaient seuls; messieurs, ce matin, nous avons, grâce au hasard, appris des nouvelles graves, je demande à m'expliquer franchement avec vous, car il nous faut, au plus vite, prendre des résolutions sérieuses qui ne seront efficaces que si nous les exécutons tout de suite; d'abord, occupons-nous des affaires les plus impor-

— Je vous remercie, général; or, ce qui s'est passé ce matin, ou plutôt ce qui a failli se passer, peut se renouveler demain, ce soir, dans une heure peut-être.

— C'est vrai, dirent-ils d'une seule voix.

— Qui sait si nous serons aussi heureux que nous l'avons été ce matin? reprit don Luis; nous devons veiller sur une existence d'autant plus précieuse, que d'elle dépend le bonheur et l'avenir de notre cher pays.

— Don Luis! s'écria le général.

— Il a raison, dit don Estevan.

— Il dit vrai, fit don Jose.

— Cela ne fait pas de doute, ajouta don Fabian.

— Cette maison ne nous offre pas les garanties nécessaires pour protéger efficacement l'homme que des bandits ont, par surprise, renversé du pouvoir; nous ne pouvons pas rester continuellement ici, nos affaires et celles du général exigent que nous sortions souvent, que nous le laissions seul, comme il est resté pendant presque toute la nuit dernière; qui sait quelle affreuse catastrophe peut survenir pendant notre absence. Pesez tout ces considérations, et dites-moi ce qu'il convient de faire.

— Il nous faut, dit alors don Estevan, il nous faut trouver au général un autre refuge, où il puisse attendre en toute sûreté l'heure prochaine où nous le replacerons à cette place qui lui appartient, et dont il n'aurait pas dû descendre.

Il y eut un assez long silence, les quatre hommes échangeaient entre eux des regards embarrassés.

Le général les examinaient avec surprise, il ne comprenait rien à cette attitude nouvelle.

— Messieurs, dit-il: je sens quel embarras je vous cause, et les périls que je puis à mon insu attirer sur vos têtes. Je ne saurais plus longtemps rester ici; ce soir même je quitterai Mexico; je me rendrai en province, où je trouverai facilement à me cacher, en attendant que les choses changent.

— Vous ne devez pas quitter Mexico, général, dit vivement don Estevan.

— Vous cloigner, c'est abandonner la place à votre compétiteur, dit don Luis.

— Et perdre la partie, dit don Fabian.

— Mais alors, que puis-je faire? s'écria le général.

— Ne pas vous méprendre au sens de nos paroles, général, dit don Luis avec une sévérité triste, ne pas douter de nous, qui vous sommes dévoués.

— Oh! don Luis, douter de vous? pouvez-vous le croire!

— Oui, général, vous doutez de nous, et c'est mal, dit don Estevan, car nous vous aimons, et nous ferons tout pour vous le prouver.

— Pas un mot de plus, frère, le général regrette ses paroles, oublions-les.

— Merci, messieurs, vous êtes de véritables amis.

— Général, avant de vous révéler un secret dont dépend la vie de bien des gens qui, le moment venu, se feront bravement tuer pour vous, je vous demande votre parole d'honnête homme et de soldat.

— Cette parole, je vous la donne, monsieur, répondit aussitôt le général. Mais, expliquez-moi franchement, afin que je comprenne bien l'importance de l'engagement que je vais prendre et que je puisse l'observer dans toute son étendue et toutes ses conséquences.

— Voilà qui est parler en homme de cœur, général, dit don Estevan, nous n'hésitons plus à confier ce secret à votre honneur; va, frère.

— Général, reprit don Luis, nous avons découvert une retraite, où vous défilerez toutes les recherches de vos ennemis aussi longtemps que les circonstances l'exigeront, et quoi qu'ils fassent pour la découvrir; cette retraite est une maison située à deux lieues au plus de Mexico, enfouie au milieu des bois, presque inaccessible; on y arrive par un long souterrain débouchant au fond de la ruelle que vous apercevez de cette fenêtre; au plus léger bruit suspect, par une porte secrète impossible à découvrir et à forcer, vous pouvez disparaître; en deux heures à peine, quand il le faudra, il vous sera facile d'être de retour ici; vous

braverez, de bât asilo sûr, toutes les recherches de vos ennemis; le moment venu de les renverser, vous apparaîtrez subitement au milieu de vos partisans, dans Mexico même. Tel est le refuge que nous vous offrons, général.

— Messieurs, vous avez ma parole d'honneur, quand partirons-nous?

— Ce soir, après l'oracion, mon général.

— Vous avez ma parole d'honneur d'honnête homme et de soldat, messieurs, que le jour où je remettrai le pied dans Mexico j'aurai tout oublié, excepté l'immense service que vous m'aurez rendu et l'éternelle reconnaissance que je vous dois.

— C'est entendu, général, nous acceptons votre serment.

— Il est enregistré dans mon cœur, messieurs, quoi qu'il advienne, je le tiendrai.

— A ce soir, donc, mon général.

— A ce soir, messieurs, et comptez sur moi, comme je compte sur vous.

— Un dernier mot, mon général, non pas sur ce sujet qui est épuisé, dit don Estevan, mais sur vos affaires.

— Parlez, mon ami.

— J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer, mon général.

— A moi?

— Vous allez en juger, mon général, nous avons déjà dès aujourd'hui un millier d'hommes résolus et dont je réponde corps pour corps, prêts à se faire tuer jusqu'au dernier pour soutenir votre cause.

— Il serait possible! s'écria le général avec joie.

— A mon tour, mon général, je vous donne ma parole d'honneur.

— Oh! je ne doute pas de ce que vous me dites, mais cette nouvelle est si imprévue!

— N'est-ce pas? nous pourrions, si nous le voulions, commencer la guerre dès aujourd'hui, mais mieux vaut attendre quelques jours encore, afin d'avoir à notre disposition des forces assez considérables pour en finir d'un seul coup avec ces drôles.

— Vous avez cent fois raison, plus nous aurons de monde et moins de sang sera répandu, l'ennemi sera écrasé dans la première rencontre.

— Les Français, qui s'y connaissent et ont aussi des proverbes, fit don Luis, disent: patience et longueur de temps font plus que force ni que rage.

— C'est vrai, je tiens surtout à ménager le sang de mes compatriotes.

— C'est d'un grand cœur, général, mais malheureusement l'homme qui vous a renversé est un bandit sans foi ni loi.

— Bah! aujourd'hui même je verrai don Andrés et je vous donnerai, je l'espère, général, d'excellentes nouvelles, dit don Jose, je compte me rendre à l'Accordada aussitôt après la siesta.

— Si nous avons pour nous la garnison de Mexico, le succès sera certain, je veux en finir d'un seul coup dans la capitale même; il ne faut pas que la province souffre de ces dissensions intestines.

— Ce serait tirer la guerre en longueur, ce qui est toujours mauvais, dit don Luis.

— Resterai-je donc seul dans mon exil? dit le général en souriant.

— Non pas, un de nous vous tiendra compagnie, général, dit don Estevan, le plus aimable de nous tous, don Fabian, qui n'a pas comme nous les ennuis d'une foule d'affaires.

Don Fabian fit la grimace à cette proposition à brûle-pour-point, qui le contrariait fort, pour une foule de raisons, mais il n'en laissa rien paraître, et s'écria d'un ton de bonne humeur :

— J'allais m'offrir, général.

— Je vous remercie et j'accepte avec joie, répondit gracieusement celui-ci.

— Sans compter que nous vous prêterons deux de nos serviteurs les plus dévoués pour vous servir, général, reprit don Luis, Cuchillo et Navaja que vous connaissez.

— Certes voilà des gaillards qui peuvent se flatter d'avoir des noms significatifs, reprit le général en riant.

— Messieurs, dit don Jose, avec votre permission je me retire, je tombe de sommeil.

— C'est juste, dit le général, c'est l'heure de la siesta.

On se leva de table et chacun se retira dans son appartement pour dormir, excepté don Luis et don Estevan qui se dirigèrent vers le fumoir.

— Vous avez à me parler, cher ami ? dit don Estevan.

— Oui, je désire causer avec vous pendant quelques instants.

— Je suis à vos ordres, mon très cher, de quoi ou de qui s'agit-il ? je vois à votre air préoccupé que la chose est grave.

— Très grave, mon ami, il s'agit de ma femme et de ma sœur, dona Angela.

Don Estevan rougit jusqu'aux yeux en entendant prononcer par don Luis le nom de sa sœur ; il se détourna pour cacher son émotion, et allumant un cigare et s'étendant sur un divan en face de son ami :

— Parlez, cher Luis, lui dit-il, me voici prêt à vous entendre.

— Mon ami, reprit don Luis, vous avez entendu ces misérables leperos.

— Je les ai entendus et je vous comprends, mon ami : vous pouvez, vous le savez, compter sur moi pour tout ce que vous voulez tenter pour la délivrance de ces deux dames ; mais il nous faut agir avec la plus extrême prudence, vous surtout, dont la situation est si précaire ; vous ne devez sous aucun prétexte vous compromettre davantage, en faisant connaître votre présence à Mexico.

— Cependant, je ne puis...

— Permettez-moi de vous interrompre, les circonstances sont de la plus haute importance ; il est vrai, il faut agir vite, afin de soustraire votre femme et votre sœur aux convoitises odieuses de notre ennemi commun ; vous désirez surtout et j'en comprends le motif, participer à l'évasion des deux dames qui n'ont d'espoir qu'en vous ; ce sera pour vous un grand bonheur de leur prouver qu'elles vous doivent leur liberté et leur salut.

— Oui, mon ami, vous avez tout compris, tout deviné, je veux qu'elles sachent bien que c'est moi qui les sauve.

— Certes, j'apprécie ce sentiment, d'autant plus que vous seul avez le droit de prendre l'initiative de cette expédition si facile en apparence, mais que le plus léger malentendu, un hasard fortuit peut faire échouer ; mais êtes-vous en état de prendre cette initiative ? je n'hésite pas à vous déclarer nettement que non ; vous n'êtes pas en mesure d'agir avec toute la liberté nécessaire, et vous échoueriez, j'en ai la presque certitude ; non seulement vous échoueriez, mais peut-être tomberiez-vous dans les mains de votre ennemi ; il ne faut pas qu'il en soit ainsi, il importe que nous ne subissions pas un échec, qui peut-être nous ferait définitivement perdre la partie.

— Oui, vous avez raison, je sens comme vous toute la portée de ce que vous me dites, j'ai tout pesé et tout calculé dans mon esprit, depuis hier ; mais que faire ? je suis dans une impasse dont je ne sais comment sortir.

— Voilà où je vous attendais, mon ami, ce que vous ne pouvez pas faire vous, je le ferai moi ; c'est-à-dire que pendant que vous demeurerez ici, car vous ne devez sous aucun prétexte vous risquer au dehors, moi j'agirai, je préparerai et organiserai tout ; rapportez-vous-en à moi pour cela : au dernier moment, lorsqu'il n'y aura plus que le dernier coup à porter, je m'effacerai devant vous, vous deviendrez le chef de l'expédition, et vous la dirigerez au mieux de vos intérêts, je ne ferai qu'exécuter vos ordres ; mais jusqu'à demain, mon cher Luis, je vous en supplie, soyez patient, ne commettez aucune imprudence, car tout alors serait perdu.

— Comptez sur moi, mon ami, je saurai enchaîner mon impatience ; quoi qu'il arrive je ne me départirai pas de la plus extrême prudence ; jusqu'au dernier moment je ne bougerai pas d'ici, car je veux réussir ; mais quand ces deux êtres qui me sont si chers seront délivrés, lorsqu'ils seront en sûreté, je vous le déclare, Estevan, rien ne pourra me retenir davantage ; j'entamerai vigoureusement une lutte corps à corps avec ce misérable qui m'a tant fait souffrir, j'y succomberai peut-être, car croyez-le bien, je ne me fais aucune illusion sur le résultat de cette lutte entre un homme tout-puissant et un prosaïte tel que je le suis ; mais si je succombe, vive Dieu ! je l'entraînerai dans ma chute ; sa victoire lui sera mortelle ; il ne pourra pas se réjouir de m'avoir vaincu.

— Quand cette partie suprême commencera, mon ami, comme toujours vous me trouverez près de vous, car vous le savez, moi aussi j'ai un compte terrible à régler avec ce misérable ; je veux que son châtement soit effroyable ; la puissance dont il jouit aujourd'hui est plutôt apparente que réelle, elle ne repose sur aucune base solide, c'est un colosse aux pieds d'argile, un champignon de fortune poussé dans l'humus malsain d'une révolution et qu'avant peu, rappelez-vous ces paroles, une autre révolution fauchera impitoyablement par le pied, et fera disparaître pour toujours !

— Le ciel vous entende, mon ami ! j'appelle de tous mes vœux l'heure de notre revanche.

— Je vous la promets complète, mon ami.

— J'y aiderai de toutes mes forces, mais pensons d'abord à demain.

— J'y pense, mon ami, tout est déjà coordonné dans mon esprit, laissez-moi faire et reposez-vous de tout sur moi.

— Jusqu'à demain vous avez carte blanche.

— C'est bien, tout est dit.

Ils se serrèrent la main et se séparèrent.

La journée se passa sans nouveaux incidents.

Les deux frères de Sandoval, sortis aussitôt après la siesta, ne rentrèrent que quelques minutes avant l'oracion, ils paraissaient radieux, mais malgré les instances pressantes de leurs amis, ils ne voulurent rien dire, se bornant à assurer que tout marchait à souhait et allait le mieux du monde.

A l'heure convenue, le général B... quitta la maison, descendit dans le souterrain et fut conduit par ses quatre amis, et leurs domestiques dans son nouveau refuge, où ils l'installèrent, ainsi que don Fabian.

Le général les remercia chaleureusement ; cette fois, ainsi que don Jose lui avait annoncé, il était bien véritablement à

l'abri de toutes les poursuites, et pouvait braver tous les efforts de ses ennemis.

— Général, dit don Estevan, en prenant congé, vous renverrez votre ennemi; ne vous impatientez pas, cette heure sonnera bientôt.

Les trois amis embrassèrent le général et retournèrent à Mexico, où ils n'arrivèrent qu'à minuit.

La journée du lendemain s'écoula calme et tranquille.

Comme la veille, les deux frères furent absents pendant la plus grande partie de la journée.

Don Luis tint strictement ses promesses, il n'adressa aucune question à ses amis.

Pendant les longues heures qu'il resta dans la maison, pour tromper son impatience anxieuse qui, au fur et à mesure que le temps s'écoulait, devenait plus vive et plus fébrile, il se promena presque constamment dans le jardin, mais quoi qu'il fit il ne réussit pas à se donner le change à lui-même.

Pendant le dîner qui se prolongea jusqu'à sept heures du soir, les trois amis échangeaient à peine quelques paroles, chacun d'eux était préoccupé.

Aussitôt après avoir quitté la table don Jose s'enveloppa dans son manteau et sortit.

Don Estevan frappa alors sur l'épaule de don Luis, et lui dit d'une voix un peu tremblante :

— Suivez-moi dans mon appartement, mon ami, le moment est venu de nous préparer, car l'heure approche.

— Enfin ! s'écria don Luis avec joie.

IX

Don Estevan n'avait pas perdu son temps depuis sa conversation avec don Luis.

Nous connaissons sa rare habileté en fait de déguisements.

Le lendemain de cet entretien, c'est-à-dire le jour où les deux dames devaient s'évader, lorsqu'il quitta la maison, après la siesta, laissant don Luis encore endormi, si Casucho avait été libre et qu'il l'eût rencontré, le lepero eût été épouvanté en le voyant, et se serait sauvé à toutes jambes convaincu que le diable pour lui faire pièce avait pris sa figure.

En effet, la métamorphose était complète, la ressemblance inouïe, le lepero avait son double.

C'étaient les mêmes traits émaciés et impudents, même allure dégingandée, même parler traînant, tout, jusqu'au costume, était d'une ressemblance parfaite.

Seulement s'il avait été possible d'approfondir les mystères de la faja en guénille qui lui serrait les flancs, on aurait découvert, au milieu des plis orasseux de cette faja, deux revolvers de Galand, à six coups chargés, armes dont un lepero, si brave qu'il fût, n'aurait jamais osé se servir.

Le Pseudo-Casucho s'en allait ainsi les bras ballants, une cigarette à la lèvre, une autre à l'oreille, interpellant les aguadores d'une voix éraillée, regardant les femmes sous le nez, leur lâchant à brûle-pourpoint des compliments salés qui les faisaient rire, et occupant autant de place sur les trottoirs étroits, que si la ville lui eût appartenu.

Il gagna ainsi la Plaza Mayor, se promena pendant quelques instants d'un air ennuyé sous les Portales, puis il traversa la place en biais, et se dirigea d'une allure paresseuse vers un

groupe d'aguadores qui se disputaient et hurlaient à qui mieux mieux avec toute l'effervescence méridionale.

— Eh ! compadre, dit-il en riant, tout en frappant sur l'épaule d'un autre lepero qui lui tournait le dos et était en train d'agacé une fort jolie China, à l'air mutin et au regard provocant, comment vont les amours ?

Le lepero se retourna vivement.

C'était Masamora, ou du moins son vivant portrait; la ressemblance était parfaite.

En réalité ce soi-disant Masamora était don Jose d. Sandoval.

— Vous voyez, compadre, dit don Jose, mais les amours vont mal.

— Corrojo ! auriez-vous fait quelque infidélité à cette charmante ? Canarios ! ce serait mal, elle est belle comme pas une, ses regards "perdem vidas," et son meneo, quand elle marche "derrama sal."

— Ah ! ah ! que répondrez-vous à cela, monstre qui feignez de ne pas me connaître ? s'écria la grisette avec colère.

— Senorita, dit don Estevan, vous êtes belle comme une santa Rosa, mais vous plongez un poignard dans le cœur de mon compadre Masamora.

(A SUIVRE)

Commencé le 1er Janvier 1882 — (No. 106.)

LE TESTAMENT SANGLANT

DEUXIÈME PARTIE

II

LES SOUVENIRS.

» Prompt à soupçonner et à prendre ombrage, le vicomte devina en partie l'impression qu'il produisait sur Edwige : son orgueil s'en irrita ; son caractère, déjà froissé, s'aigrit davantage ; les souffrances de la vicomtesse augmentèrent, et, sans qu'aucun indice extérieur trahit ce qui se passait dans cette maison splendide, l'affection, la confiance et la paix achevèrent d'abandonner ces deux âmes désolées.

» Enfin, pour frapper un dernier coup, je fis passer au vicomte avec les mêmes précautions et le même mystère, une seconde lettre anonyme, dans laquelle on l'avertissait qu'une personne qui voulait vous venger venait de révéler à Edwige tous les secrets du pavillon de Mignard.

» L'imagination tourmentée de M. de Varni accepta ce dernier avis comme une vérité cruelle, et dès lors sa seconde femme lui apparut réellement comme la vengeresse de la première.

» Elle lui inspira un effroi superstitieux qui devint une nouvelle torture. Lorsqu'elle tournait vers lui ce doux regard qui ne savait plus sourire, mais auquel un mot affectueux eût bien vite rendu son expression de tendresse, il croyait toujours qu'elle allait lui parler de M. de Torvaz, de la nuit du 25 novembre, de la mort de Gaston et de Clotilde.

» Alors il la repoussait avec emportement ou la fuyait avec terreur ; et elle, n'y pouvant rien comprendre, se disait tout bas.

en dévorant ses larmes, quo sans doute un tristo secret, une idée fatale ou une haine inexplicable lui avait à jamais enlevé le cœur de M. de Varni.

» Telle est, mon cher Claude, la vie qu'ont menée, pendant plus de trois ans, ces deux êtres, l'un si coupable, l'autre si bon, condamnés, à leur insu, à une longue expiation. Ces douleurs cachées, ces tortures de tous les instants ont fini comme elles devaient finir.

» M. de Varni, renonçant à reconquérir la confiance et l'amour d'Edwige, la regardant désormais, non pas comme l'ange de médiation, mais comme l'instrument de son supplice, est reparti il y a quelques mois, pour Paris; et la vicomtesse est allée ensevelir sa douleur à Maleraygues, d'où elle écrit de temps à autre à Antoinette des lettres remplies de découragement et de tristesse.

» C'est moi qui dicto les réponses; ainsi vous pouvez être tranquille.

» Je pense, mon cher Claude, que vous serez content de moi: je sens aux remords qui m'agitent, que je ne m'acquitte que trop bien de la mission redoutable dont vous m'avez investi; ah! si vous aviez connu cette douce et aimable Edwige, peut-être auriez-vous été moins impitoyable!

» Tant de grâce et de bonté, de tels trésors de jeunesse, de dévouement et d'amour; et tout cela perdu, flétri, dévasté pour expier le crime d'un autre.....

» Oh! chère et cruelle Clotilde! que de bien vous m'avez fait! mais que de mal vous me faites! Fallait-il donc me rendre si heureux, pour me forcer de devenir si coupable?

» Adieu, Claude; mille tendres souvenirs à Julie.»

LE VICOMTE DE VARNI A EDWIGE.

« Paris, mai 1773.

» Madame, vous n'apprendrez pas sans étonnement la détermination que j'ai prise. Le roi, qui me comble de bontés, m'a offert un régiment, et quoique je ne sois plus à l'âge des illusions et des enthousiasmes, j'ai accepté avec reconnaissance.

» On parle d'une guerre prochaine; et j'ai pensé que le mouvement, les impressions de cette vie nouvelle, m'arracheront à des chagrins auxquels j'avais cru autrefois trouver un terme en me voyant accueilli par vous.

» Peut-être aussi, si j'ai l'honneur de servir le roi avec quelque distinction, de courir quelque danger ou de verser un peu de mon sang, me rendrez-vous, sinon votre tendresse, au moins ces sentiments de considération et d'estime qu'une cause inconnue semblait m'avoir fait perdre, dans les derniers temps que nous avons passés ensemble.

» J'ai voulu vous informer d'une décision qui apporte un aussi grand changement dans ma destinée: j'ai voulu aussi vous adresser une demande.

» Nous en sommes encore aux bruits de guerre, et je puis, en attendant, disposer de moi indéfiniment.

» J'aurais un vif désir de retourner à Maleraygues; voilà bien longtemps que je n'ai revu mon fils, notre Elzéar, et quelles que soient les bizarres et mystérieuses dissidences qui sont venues peu à peu nous désunir sans que j'aie pu ni les prévoir ni les expliquer, il me semble que j'éprouverais, en vous revoyant, une émotion qui me serait douce.

» Mais avant de franchir la distance qui nous sépare, j'ai

voulu vous prier de me dire sincèrement s'il ne vous serait pas trop pénible de vous retrouver près de moi.

» Vous devez comprendre le prix que j'attache à ma question et à votre réponse; car si je pensais qu'un motif que je ne veux pas approfondir vous fit désirer de no point me voir troubler votre solitude, si je croyais que ma vue pût vous être odieuse et détruire le calme dont vous jouissez sans doute aujourd'hui, j'aimerais mieux renoncer à ce bonheur, étouffer en moi ce dernier désir d'époux et de père, quo redevenir pour vous, ne fût-ce qu'un jour, un nouveau sujet de souffrance.

» Le cœur aussi a son orgueil, et le mien me dit que je ne dois point prétendre à froisser votre volonté si votre volonté me repousse, à réclamer votre affection si j'ai eu le malheur de la perdre, et à m'imposer de force si vous ne m'acceptez que par devoir.

» Pardonnez à cette susceptibilité d'un homme qui a trop souffert pour douter désormais de ce qui l'afflige et croire à ce qui pourrait le consoler.

» Je suis, en attendant votre réponse, votre tout dévoué.

» Vicomte de Varni.

EDWIGE AU VICOMTE DE VARNI.

« Maleraygues, juin 1773.

» Votre lettre, monsieur, m'a fait éprouver deux émotions bien vives et bien différentes, en m'apprenant à la fois le parti que vous avez eu devoir prendre, et le désir que vous voulez bien m'exprimer.

» En calculant les nouvelles chances de séparation que la vie militaire va établir entre nous, et les dangers que vous aurez peut-être à courir, j'aurais senti mes peines s'accroître, si je n'avais démêlé, dans la demande que vous m'adressez, les traces d'un sentiment que je regardais comme éteint.

» Depuis six ans que je suis seule à Maleraygues, abandonnée à mes tristes rêveries, cachant de mon mieux à ma famille les pensées qui me consomment, et n'ayant pour consolation que les douces caresses de notre Elzéar, je me suis souvent interrogée avec la sévérité d'un juge; j'ai cherché par quel tort involontaire j'avais pu démériter de votre cœur, moi qui aurais donné ma vie pour vous épargner un chagrin.

» Quand vous avez demandé ma main à mon père, je savais que j'étais bien peu digne de vous fixer; mais quelque chose me disait que vous aviez souffert, et il me semblait qu'à force de dévouement et d'amour, je pourrais vous rendre un peu de cette quiétude à laquelle aspirent, dit-on, les âmes fatiguées; je ne savais rien du monde et de la vie, et je croyais qu'un amour vrai dans un cœur simple aurait quelque puissance auprès de vous.

» Telle fut mon ambition, monsieur, et elle parut justifiée par les trois premières années de notre union.

» Ce furent trois années bien douces, bien heureuses; permettez-moi de vous en remercier.

» Plus tard, j'ai vu notre bonheur pâlir; une influence inconnue, inexplicable, est venue peu à peu se glisser entre nous pour me faire douter de votre affection, pour vous faire douter de la mienne; j'ai souffert, j'ai pleuré, mais je puis me rendre cette justice que si j'ai eu parfois l'envie de me plaindre, je n'ai jamais eu l'idée de vous accuser.....

« Aujourd'hui, vous désirez revenir à Maloraygues ; Maloraygues est à vous, monsieur, et tous ceux qui l'habitent vous appartiennent mieux encore que ses murailles et ses tourelles.

« Vous retrouverez cette habitation mélancolique et sauvage exactement telle que vous l'avez laissée.

"C'est là que j'ai été heureuse, que j'ai un moment espéré vous rendre heureux, et je n'ai rien voulu changer à ces arbres et à ces pierres qui me parlaient du passé et de vous.....

« E. DU CHESNAY DE VARNI »

EDWIGE A ANTOINETTE.

« Maloraygues, février 1774.

« Vous avez été, ma chère Antoinette, la confidente de mes peines et de mes tourments ; il est juste que je vous dise aussi ma joie.

« Oui, ma belle et douce amie, j'ai retrouvé le cœur et l'affection de M. de Varni. Oh ! que j'ai souffert !

« Mais qu'il soit béni, celui qui me causa ces douleurs ! Il me semble aujourd'hui que je ne puis plus mesurer le regret d'être exilée de ce cœur, que par le bonheur d'y rentrer.

« Après avoir pris du service et s'être mis aux ordres du roi, qui lui a donné un régiment, M. de Varni est venu, l'an dernier, dans l'intention de passer quelque temps à Maloraygues.

« Un matin, cet automne, je me promenais dans une allée du jardin. M. de Varni, voulant voir où Elzéar en était de ses leçons, entra dans ma chambre, où je tenais enfermés les livres et les cahiers de mon fils ; il fouilla quelque temps dans mes tiroirs, et un moment après, j'entends un cri... oh ! un cri qui me troubla sans m'effrayer, car il me sembla que c'était une joie soudaine qui venait de l'arracher à M. de Varni.

« Bientôt je le vois arriver à moi... il était pâle, haletant ; ses regards brillaient d'un éclat indicible ; sa main troublante tenait quelques pages qu'il me montrait avec transport.

« J'y jetai les yeux, et j'y reconnus mon écriture ; c'était une sorte de journal que j'avais écrit chaque soir, depuis que j'avais pu me rendre compte de mes souffrances, dans ma calme solitude de Maloraygues.

« Dans ce journal, écho fidèle de mes impressions, de mes souvenirs, j'avais épanché tout mon cœur : je ne reprochais rien à M. de Varni ; mais je demandais pourquoi il ne m'aimait plus, pourquoi il ne voulait même plus se laisser aimer.

— « D'où vient, écrivais-je, qu'il se détourne de moi ? Y a-t-il dans mon âme une seule pensée qui ne soit à lui ? Que suppose-t-il ? Que croit-il ? Qu'y a-t-il donc d'étrange entre nous deux.

« Sur ce texte indépuisable, j'ajoutais mille commentaires. Soyez bénies, pages naïves que je ne croyais écrire que pour moi seule et qu'a recentrées son regard !

« Ah ! si vous saviez, Antoinette, avec quelle ivresse il me remerciait, avec quelle ardeur il me demandait pardon, avec quelle tendresse il s'accusait de m'avoir méconnue ! — Mais vous ne saviez donc rien ! m'a-t-il demandé deux ou trois fois dans l'égarément de sa joie ; je me trompais donc ? Vous ne saviez rien ? — Eh ! que pouvais-je savoir ? lui ai-je répondu avec surprise ; je savais que je vous aimais, et je sais que je vous aime. Et je le pressais dans mes bras comme si j'eusse voulu reconquérir en un moment tout mon bonheur de dix années.

« Qu'est-ce donc ce secret auquel faisait allusion M. de Varni, et qui, si je l'avais connu, devait élever entre nous cette idéale barrière ? Pour m'importe ! je ne veux point le connaître ; je ne veux point appuyer sur mon bonheur, de peur qu'il se rompe encore sous mes pas.

« Adieu, chère Antoinette, souriez à ce bonheur, vous qui êtes assez heureuse pour le comprendre, assez bonne pour le partager.

« Elzéar envoie à Agricole mille joyeuses caresses, et moi, je suis toute à vous.

« EDWIGE DE V... »

LE VICOMTE DE VARNI A DOMINIQUE.

« Maloraygues, décembre 1774.

« Mon cher monsieur Ermel, l'intérêt que vous prenez à tout ce qui me touche m'engage à vous faire part de deux événements, dont l'un me comble de joie, dont l'autre, il y a quelques années m'eût paru un bonheur, et me rend un peu triste aujourd'hui.

« Madame de Varni vient de me donner une fille, qui est bien la plus délicieuse petite créature qui se puisse imaginer. Elle s'appelle Clémentine, et malgré mes cheveux grisonnants, elle me sourit d'une façon charmante.

« Je ne saurais vous dire tout ce qu'est pour moi cette enfant : c'est le lien suprême qui resserre ma douce union avec Edwige ; c'est le gracieux espoir de ma vieillesse ; c'est la vivante prière qui s'élèvera pour moi vers le ciel ; c'est l'amour, c'est la grâce, c'est le pardon... Mais, pour le moment, il faut que je dise adieu aux trésors que j'avais retrouvés ici.

« Un ordre du roi me rappelle à mon régiment. Si la paix devait être maintenue, j'aurais demandé et obtenu un congé illimité ; mais depuis que notre jeune et généreux Louis XIV est monté sur le trône, il est plus que jamais question, pour la France, de venir au secours de l'indépendance américaine.

« Quitter le service en ce moment, ce serait un déshonneur, et si mon cœur m'y engageait, mon vieil orgueil ne me le permettrait pas.

« Je m'apprête donc à partir bientôt, en laissant ici tout ce que j'aime, et je vous demande, mon cher monsieur Ermel, la continuation de vos bons services, dans le cas où ma femme et mes enfants auraient à les réclamer.

« Je suis, mon cher monsieur Ermel, votre affectionné.

« VICOMTE DE VARNI. »

CLAUDE A DOMINIQUE.

« Baveno, mars 1776.

« Retenez, mon cher Dominique, tout mouvement de surprise ; Julie vous arrivera quelques jours après cette lettre.

« Ainsi que je vous l'écrivais il y a trois ans*, après de cruelles déceptions et une longue attente, Julie est accouchée d'un fils, que nous avons eu le bonheur de conserver. Aujourd'hui, notre petit Jérôme est un gros garçon bien portant, qui me promet un robuste et intrépide héritier.

(*) Cette lettre a été omise, comme insignifiante, par le notaire.

« Je n'ai donc plus à craindre de lacune dans cette chaîne de trois générations auxquelles Clotilde a légué sa vengeance, et je puis espérer que, si on faiblit à Avignon, on ne faiblira pas à Baveno. Dès lors, il m'a été possible de trouver dans le sentiment qui m'attache à l'œuvre que je poursuis, le courage de me séparer de Julie.

« Vous avez acquis, et je vous en remercie, la confiance entière de M. de Varni; Antoinette est devenue l'amie de la vicomtesse; ce qui signifie que, pourvu que vous le vouliez bien, vous avez tout pouvoir dans cette maison.

« M. de Varni, vous me l'avez appris, a quitté la France; il s'est embarqué avec les premières troupes envoyées en Amérique.

« Madame de Varni est seule à Maleraygues; elle est riche, il est impossible qu'elle n'ait besoin d'une gouvernante ou d'une bonne pour sa fille Clémentine.

« Cette gouvernante, cette bonne, ce sera Julie.

« Ne vous récriez pas, ne me demandez pas quel est mon plan et mon but. Il n'est pas nécessaire que vous le connaissiez.

« Julie et moi, nous allons entrer en scène; car, vraiment, avec vos études du cœur humain et les chagrins imperceptibles que vous donnez à nos ennemis, nous perdriens des années interminables sans punir et sans frapper!

« Tout ce que je réclame de vous, c'est que vous profitiez de votre influence auprès de madame de Varni pour faire entrer Julie chez elle. Ceci, je l'exige, je le veux; et si vous manquiez à votre serment, je partirais pour la France, et ce serait sur vous et les vôtres que je porterais mes premiers coups.

« Julie ira frapper à votre porte; c'est à vous d'arranger la fable que vous aurez à accrédiiter auprès de votre femme et de madame de Varni.

« Vingt ans se sont écoulés depuis que Julie est partie d'Avignon; d'ailleurs, elle n'y passera que quelques heures; elle m'a demandé comme une grâce de lui permettre de revoir encore une fois Antoinette, et j'ai cru pouvoir y consentir; car elle ne se trahira point, et Antoinette elle-même sera facile à tromper.

« Je vous charge de toutes les inventions accessoires, nécessaires pour faire admettre Julie chez madame de Varni; elle est bien sûre qu'aucun regard ne la reconnaîtra, puisque M. de Varni est absent.

« Une fois installée à Maleraygues, ne vous occupez plus d'elle. C'est moi qui lui dieterai ce qu'elle aura à faire, et je sais ce que j'aurai à lui dieter.

« Adieu, Dominique, ne pâlissez pas, n'hésitez pas; surtout n'essayez pas d'entraver ma volonté inflexible, car vous ne proviendriez aucun malheur, et l'âme de Clotilde, qui respire tout entière en moi, saurait vous punir de vos refus. Adieu.

« CLAUDE. »

JULIE A CLAUDE.

« Maleraygues, mai 1776.

« Me voici établie, mon cher Claude, chez madame Edwige de Varni: avant de te parler de mon installation à Maleraygues, je veux te dire quelques mots de mon arrivée à Avignon.

« Dominique Ermel m'attendait sur la route, à une demi-lieue de la ville. Il m'a paru bien agité, bien triste, bien abattu. Je suis descendue de voiture; il m'a prise dans la sienne, et il m'a fait la leçon.

« D'après la lettre que tu lui avais écrite, quelques semaines auparavant, il s'était empressé de faire des démarches auprès de madame Edwige de Varni. Il m'avait recommandé à elle, sous le nom de Stéphanie Durand, et comme veuve d'un de ses parents, mort sans fortune dans un petit village du Dauphiné.

« Il m'avait représentée comme si malheureuse, si isolée, qu'il s'était, disait-il, m'arracher au désespoir et me rendre à la vie, que de me recevoir dans une maison hospitalière et paisible comme celle de madame Edwige, où je serais traitée en amie plutôt qu'en servante, et où je prendrais soin de la jolie petite Clémentine.

« Madame Edwige, qui aime beaucoup Antoinette, et dont Dominique est devenu le conseil depuis le départ de M. de Varni, avait accueilli cette demande avec une grâce parfaite, en disant que Dominique lui rendait un grand service, qu'elle serait bien heureuse d'avoir dans sa solitude une compagne qui l'aiderait à rompre la monotonie de ses journées, et serait de moitié avec elle dans les doux soucis de la maternité.

« L'affaire était donc arrangée, et je n'avais plus qu'à m'acquiescer de mon rôle.

« Pour le moment, il s'agissait de revoir Antoinette sans me trahir et sans qu'elle me reconnût. Il y avait vingt ans que nous nous étions embrassées pour la dernière fois près du lit de mort de Clotilde; j'étais bien changée, et il me semblait que le regard même de l'amitié ne pourrait pas me reconnaître.

« Cependant, pour plus de sûreté, Dominique m'a fait mettre une perruque blonde, qui, cachant mes cheveux, restés si noirs et si épais malgré mes quarante ans, me donne bien la figure la plus étrange qui se puisse imaginer.

« En outre, j'ai dû m'affubler d'une espèce de cape noire, ramenée sur mon front, et qui dissimulait en partie l'ovale de mon visage; ajoutez-y une grande pelisse qui me couvrait de la tête aux pieds, et sous laquelle ma taille disparaissait entièrement, et tu comprendras qu'il ne devait pas rester grand chose de cette Julie que tes amoureux regards s'obstinaient encore à trouver belle.

« C'est dans ce bizarre équipage que j'ai frappé à la petite porte de la rue Banasterie; le cœur me battait bien fort.

« Antoinette est accourue à ma rencontre; elle n'a presque pas vieilli; elle a pris seulement un petit embonpoint qui lui va à merveille; du reste même sérénité dans le regard, même bonté dans le sourire.

— « Voilà, ma chère amie, lui a dit Dominique avec une émotion qu'il s'efforçait vainement de vaincre, voilà notre cousine, Stéphanie Durand, qui a bien voulu venir passer une nuit sous notre toit avant d'aller à Maleraygues.

« Là-dessus, Antoinette m'a embrassée; avec quel trouble je lui ai rendu cette étreinte!

« Dans les premiers instants, l'émotion avait tellement altéré ma voix, que rien ne pouvait me trahir auprès d'Antoinette.

« Mais, au bout d'une heure, je me suis un peu aguerrie, j'ai parlé davantage, et j'ai vu Antoinette me regarder avec une sorte d'anxiété indéfinissable, comme si ma voix lui rappelait quelque lointain et confus souvenir.

« Dominique m'a fait un signe imperceptible: je me suis ravivée, et Antoinette, un moment émue, a paru de nouveau complètement déroutée.

« La soirée s'est passée ainsi, sans trop d'encombre. Vers dix heures, je me suis plainte d'un peu de fatigue, et j'ai demandé la permission de me retirer. C'est là, mon cher Claude, que toute résolution a failli m'abandonner.

Fidèle aux lois de la bonne hospitalité bourgeoise, Antoinette m'avait fait dresser un lit dans sa chambre.

« Lorsque nous nous sommes trouvées seules, Antoinette s'est mise à genoux, j'ai imité son exemple. après une courte et fervente prière, elle m'a dit en se retournant à demi vers moi : « Nous allons maintenant prier, ainsi que je le fais chaque soir depuis vingt ans, pour deux amis qui m'étaient bien chères, et dont le souvenir est éternellement présent à mon cœur. elles s'appelaient Clotilde et Julie. »

« Alors joignant de nouveau ses pures et blanches mains : « Mon Dieu, a-t-elle murmuré à voix basse, accueillez dans votre miséricorde Clotilde et Julie, si cruellement frappées en ce monde : mon Dieu, reprenez-moi le bonheur que vous m'avez donné, s'il faut une expiation pour faire monter jusqu'à vous ces deux âmes désolées ! »

« Quand nous nous sommes relevées, mon visage était baigné de larmes : elle s'en aperçut, et me tendant les bras : Stéphanie, m'a-t-elle dit, je ne sais ce qui se passe en moi ; il y a à peine quelques heures que je vous connais, et déjà je vous aime... Et vous aussi, vous m'aimerez un peu, n'est-ce pas ?

« Je me suis jetée sur son cœur toute tremblante.

« — Pauvre femme ! a-t-elle repris, trompée par mon émotion, vous êtes malheureuse ! vous aussi vous avez perdu des personnes qui vous étaient chères, et voilà que je vous rappelle vos chagrins : Stéphanie, pardonnez-moi : désormais vous ne serez plus seule, mon affection vous est acquise, et vous allez trouver à Maleraygues la meilleure, la plus aimable des femmes, la vicomtesse Edwigo de Varni !

« Pour toute réponse, je ne savais que me serrer contre elle avec un redoublement de tendresse ; dans ce mouvement, j'ai touché une petite croix qu'elle portait sur sa poitrine : « C'est, m'a-t-elle dit, la croix de Julie. Depuis sa mort, cette croix ne m'a jamais quittée : ah ! c'est que je l'aimais bien !... »

« Et tenez, vous ne savez pas ? ce qui fait que je me suis sentie tout d'abord attirée vers vous, c'est que tout à l'heure, au salon, quand vous avez parlé, votre voix m'a rappelé la sienne, et maintenant votre regard... »

« Oh ! oui, vous lui ressemblez, et je le sens à présent, c'est pour cela que je vous ai aimée si vite !... »

« Comment résister à de tels souvenirs, à de semblables paroles ? Mon courage m'abandonnait peu à peu, heureusement, en me voyant pâlir et chanceler, Antoinette a cru que je succombais à la fatigue ; elle s'est excusée, s'est éloignée de moi ; un quart d'heure après, nous étions couchées toutes deux, et notre lampe éteinte.

« Le lendemain matin, au point du jour, Dominique a frappé à notre porte, car il avait été convenu que nous partirions de très-bonne heure ; j'étais réveillée et toute prête ; les premiers rayons de l'aube commençaient à peine à glisser à travers la fenêtre de notre chambre ; le me suis levée tout doucement et me suis avancée sur la pointe du pied, vers le lit d'Antoinette.

« Les émotions de la veille avaient dû se calmer peu à peu, et en ce moment, elle dormait d'un sommeil paisible. Je me suis penché vers elle, et effleurant son visage de mes lèvres.

« — Adieu, chère amie, chère sœur, ai-je murmuré, adieu ! puisse ton rêve répondre au vague pressentiment de ton cœur ! Puissent les voix confuses du sommeil te redire que c'est bien Julie qui t'embrasse et qui t'aime !

« Puis, m'arrachant de ce pur et chaste oreiller, je suis sortie sans bruit ; Dominique m'attendait, je suis montée avec lui

dans sa petite voiture, et le lendemain, nous arrivions à Maleraygues.

« Tu ne saurais t'imaginer, mon cher Claude, avec quelle ineffable bonté j'ai été reçue par madame Edwigo de Varni.

« Rejoins Antoinette de six ou sept ans ; donne lui, au lieu de sa blonde et suave beauté, une figure irrégulière, mais charmante, fais-en un vicomtesse, et tu auras une idée de la physionomie, de la douceur et des manières de madame Edwigo. J'arrivais presque disposée à la haïr, et dès le premier jour je me suis sentie désarmée.

« Son fils, Elzéar, de deux ans plus jeune qu'Agriool Ermel, a pour moi le tort de ressembler à M. de Varni. Mais s'il conserve les heureuses qualités que semble promettre son enfance, il sera aussi bon que son père a été méchant : quant à Clémentine, je n'ai rien vu de comparable à cette ravissante petite créature : elle est la joie, l'insatiable joie de sa mère, qui ne voudrait pas la quitter une minute, et qui m'a dit en me conduisant à son berceau :

(A CONTINUER).

Qui pêche un poisson est pêcheur.

Brobis qui Bêlo a moins de lait.

Le coq est l'horloge du paysan.

Qui ne hasarde rien n'a rien.

Après la panso vient la danse.

Qui dort dîne.

INFORMATIONS

Les éditeurs sont en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1^{er} Janvier et même la file complète (brochée) de l'année dernière aux conditions ordinaires. Voyez les conditions d'abonnements.

AVIS. — Depuis quelques semaines, beaucoup de nos souscripteurs ne se donnent pas le trouble de faire enregistrer les valeurs qu'ils désirent nous faire parvenir, et la conséquence de cette négligence est que bon nombre d'entr'elles ne nous sont jamais parvenues. Pour obvier à cet état de choses, nous prions nos abonnés de nous faire parvenir ce qu'ils nous doivent au moyen de MANDATS-POSTE ou par LETTRE ENREGISTRÉE.

En aucun cas, nous ne serons responsables d'aucune perte de ce genre, excepté si l'envoi a été fait tel que ci-dessus indiqué.

LES ÉDITEURS.

« LE FEUILLETON ILLUSTRÉ »

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois
UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50
Payable dans le cours des trois derniers mois :
UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents, 15 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1986, B. de P., Montréal.

No. 17 rue Ste Thérèse